



WILLIAM CARUCHET

LE  
TATOUAGE  
OU  
LE CORPS  
SANS HONTE

*Documents*  
S É G U I E R

Le tatouage  
ou le corps sans honte

SÉGUIER

Totems où sont inscrits scarabées ou lions,  
Portant leur corps à peindre comme retable antique,  
Exorcismes en tous genres, hors âge et condition  
Ils sont enluminés de traits cabalistiques.  
Ils diffèrent des uns, les autres les regardent,  
Lueurs de quel mystère, au sein de quel errant  
Relevant de l'oubli quel amour de mansarde  
Quelle victoire morte, ou prisonnier souffrant.  
Les font saigner un peu pour s'offrir un emblème  
Qui entre initiés marque l'affinité  
Mais pour les gens communs rappelle la bobème  
De ceux qui n'ont jamais fini leur puberté.  
On dit que les marins, asiatiques et nordiques.  
S'offrent ce privilège au soir des grands départs  
Ecorchés de l'alcool en dessins impudiques  
Ils publient leur journal en gestes goguenards,  
J'en sais qui pour l'amour décuplent le plaisir  
En faisant découvrir des serpents à ressorts,  
J'en sais aussi pour qui une croix à choisir  
Prend pitié de leur être et protège leur sort.  
J'en sais enfin, qui peau vendue de leur vivant  
Non pas la peau de l'ours mais bien celle d'eux-mêmes  
Dans la collection de riches poursuivants  
A la misère humaine ajoutent le blasphème.  
Mais qui saura jamais quel amour chavire  
Incantation secrète ou orgueil de leur sang  
Poussa un jour ces êtres à se dénaturer.  
Et pour un qui regrette, en sont fiers plus de cent.

Michel LHOSPICE

William Caruchet

# Le tatouage ou le corps sans honte

*D o c u m e n t s*  
S É G U I E R

Du même auteur chez le même éditeur :

*Marius Jacob, l'anarchiste-cambrioleur*

Du même auteur :

*Tatouages et tatoués.* Ed Tchou

*Bas-fonds du crime et tatouages.* Ed. du Rocher

*La Pologne, État de guerre.* Ed. Vertiges

*Khomeiny, le Janissaire de l'Islam.* Ed. Saurat

*Ils ont tué Bonnot.* Ed. Calmann-Lévy

En couverture : photographie d'Arnaud Gaucher.

© Nouvelles Éditions Séguier, 1995

3, rue Séguier, Paris VI<sup>e</sup>

I.S.B.N. 2-84049-040-4

*Ce qui a été cru par tous, toujours et partout,  
a toutes les chances d'être faux.*

Paul Valéry

*L'homme le plus fort sent d'une manière ins-  
tinctive que l'ornement trace une ligne de  
démarcation infranchissable entre lui et l'ani-  
mal et, quand il ne peut broder ses habits, il  
brode sa peau.*

Théophile Gautier

## LE TATOUAGE ET SA DÉFINITION

Le mot lui même est d'origine polynésienne. La première fois qu'il apparaît dans la littérature, c'est sous la forme anglaise, dans le récit du *Voyage autour de la terre* du capitaine Cook, entre 1772 et 1775: «Les Indiens de Tahiti impriment sur leurs corps des tâches qu'ils appellent *tattoo*». Le traducteur français écrira alors: «Nous n'avons pas cru devoir créer un mot pour exprimer les petits trous qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois.»

On a donc conservé le terme *tattoo* qui est la traduction britannique de *tatau*, vocable polynésien signifiant «dessin inscrit sur la peau».

Littre au XIX<sup>e</sup> siècle donne du tatouage la définition suivante: «L'ensemble des moyens par lesquels des matières colorantes, végétales ou minérales sont introduites sous l'épiderme et à des profondeurs variables, à l'effet de produire une coloration ou des dessins apparents et de longue durée, quoi que non absolument indélébile.»

On a aussi utilisé les termes de pourpoint, stigmaté, graphisme, hiéroglyphe ou empreinte.

Mais le tatouage, par extension, c'est l'atteinte de la peau par une agression qui laissera une trace. Il s'agit de scarifications et d'incisions qui déterminent une entaille linéaire. L'effet recherché est alors moins une coloration d'un motif dessiné qu'un bourrelet cutané cicatriciel définitif.

Enfin, il faut ajouter à ces différents types de marquage: la peinture sur peau, les mutilations, la flagellation, les stigmates et aujourd'hui tout récemment le *piercing* et le *branding*.

## AVANT-PROPOS

Une histoire du tatouage ne peut manquer d'avoir son livre de la Genèse. Tandis que les civilisations surgissent et disparaissent, le tatouage demeure. Cette permanence est de tous les temps.

La tatouage, c'est une forme de l'Art, traduisant les élans émotifs et intuitifs de l'être. Image de l'âme, sa connaissance ne peut s'enfermer dans des certitudes subjectives. Le tatouage est un défi qui s'oppose aux dogmes. Pour mieux le saisir, on se doit de séparer le noyau originaire de la réalité des scories de toutes sortes charriées par une pensée spéculative et approximative.

Il n'a pas été acquis à une heure donnée, soudainement, par une sorte de révélation. Phénomène naturel, il s'est imposé patiemment sous l'impulsion du besoin.

« Plus l'art est développé dans un pays, plus beau est le tatouage », a écrit Herbert Spencer. Le premier dessin fut peut être un tatouage. « Ce n'est pas la fille du potier Dibutade, traçant sur un mur l'ombre de son amant, qui a inventé le dessin, mais le sauvage incrustant une arabesque dans son cuir fauve avec une arête de poisson. » Comme le dessin, le tatouage a ses âges, son bégaiement et sa maturité<sup>1</sup>. Il s'est limité, d'abord, à des points et à des

---

1. « Du Tatouage ». Thèse présentée à la Faculté de Médecine de Lyon par le docteur Albert Mayrac, 1900.



lignes diversement combinés, et chez beaucoup de peuples, il en est encore là. Aux lignes, a fait suite l'inscription, et cela sur la peau comme sur les édifices. Aux inscriptions succède le dessin. C'est l'âge des hiéroglyphes du tatouage. Enfin, le dessin pur apparaît, une image qui se suffit pour exprimer une idée. Par exemple, une feuille d'alfa sur le front d'un Arabe, une pensée sur le bras d'un Européen. La figure humaine vient en dernier lieu. En effet, l'histoire du dessin chez les primitifs nous enseigne que la représentation des végétaux précède celle des animaux, et surtout celle de l'homme.

Les chasseurs de l'âge de pierre se sont peut-être parfois parés pour des occasions autres que les cérémonies religieuses, en particulier pour la bataille.

Orner son visage et son corps, en changer la couleur, percer la chair pour y placer des objets de parure, tout cela fut l'un des premiers désirs de l'homme, désir qui s'est raffiné avec la civilisation. Les motifs en semblent complexes.

La parure peut être la marque d'une génération, d'un clan, d'une tribu ou un signe de commandement à l'intérieur de la tribu. Elle satisfait alors le désir de se distinguer et simultanément d'appartenir à un groupe. Se parer, c'est aussi satisfaire un besoin de possession d'objets rares et précieux. Peut-être existe-t-il quelque chose de plus profond que tous ces mobiles : un certain mécontentement d'ordre intellectuel ou spirituel qui a rendu l'homme insatisfait, non seulement de son milieu, mais aussi de sa propre personne. Il a voulu modifier et embellir son visage et son corps<sup>2</sup>.

Le même goût de la parure personnelle se fait sentir au Paléolithique supérieur en Asie Orientale. A Mal'ta et dans d'autres sites sibériens, on a découvert des perles et des pendants d'ivoire et d'os. Les corps de la caverne supérieure de Chou-Kou-Tien<sup>3</sup>, qui datent de la fin du Paléolithique supérieur ou du Mésolithique, étaient enterrés avec des pendants. Des morceaux d'hématite rouge trouvés dans ces tombes chinoises forment un autre lien avec l'Occident. En effet, il y a souvent dans les sépultures européennes du Paléolithique supérieur de l'ocre et d'autres oxydes rouges, et l'on pense qu'ils étaient appliqués sur les morts pour des raisons magiques. On peut penser aussi que l'usage de la peinture corporelle était fréquent chez les vivants.

---

2. *Histoire de l'Humanité*, Unesco.

3. Ces grottes sont les premiers lieux d'habitation, reconnus, les traces d'occupation étant plus visibles que dans les sites à ciel ouvert.

Dans une certaine mesure, le dessin sur peau permet d'appréhender l'histoire de la pensée et du langage et de suivre les premières sociétés humaines.

C'est d'abord le clan, très souvent totémique. L'admission y est liée à des rites d'initiation, incision ou mutilation. Selon Frazer, le totémisme est « une relation intime que l'on suppose exister entre un groupe de gens apparentés, d'une part, et une catégorie d'objets naturels ou artificiels, appelés les totems, d'autre part ». La reproduction du totem par le tatouage est ainsi fréquente chez les indigènes d'Australie. Les sociétés Primitives portent en germe la soumission totale de l'individu à sa tribu. En fait, l'idéal d'indépendance de l'être humain fut à peine esquissé avant les Grecs et à peine réalisé avant la Renaissance. Les individus appartenant à une collectivité rudimentaire pensaient et agissaient en tant que membres d'un groupe. Chaque jour, ils étaient fortifiés dans cette conception d'une société par les danses, l'initiation et tous les autres rites qui maintenaient entre eux un accord physique et psychique.

Sans aucun doute, toutes les civilisations ont connu la pratique du tatouage. En Europe, le silence que l'Histoire garde de cette coutume laisse penser qu'elle s'est éteinte au Moyen-Age, tout au moins considérablement estompée, à la suite des anathèmes des Pères de l'Eglise. Et si elle réapparaît chez les Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne fait aucun doute que le mérite en revient aux navigateurs qui ont approché des peuplades tatouées lors de leurs randonnées maritimes. A cette époque des grands voiliers, nombreux seront les marins qui sacrifieront à cette coutume.

La réaction à l'égard du graphisme cutané est étonnante. C'est une condamnation, paradoxalement, de la part d'une société purement profane, fermée à toute dimension religieuse et spirituelle. L'homme raisonnable ne se sent pas lié par l'arbitraire de cette excommunication. Au regard du tatouage, l'individu est conditionné par certaines croyances qui façonnent son esprit. Il se soumet docilement à cet enseignement, il croit sans examen, il s'en rapporte à l'autorité de la tradition.

Signe mystérieux gravé sur la chair vivante, il résiste au temps. Est-ce un code, un langage, une écriture ? Une occasion de rencontre ? Une aiguille, une peau, un regard ?



## LES TATOUÉS ET LES AUTRES

Le tatoué n'appartient pas forcément à la lie humaine qui se dépose dans les bas-fonds de toutes les cités. Pourtant, pour la «bonne société», le tatouage demeure l'apanage des déracinés, des malfaiteurs et des asociaux. Considéré comme une pratique idolâtrique et sauvage, il suscite méfiance et réprobation. Celui qui s'y adonne ne fait, au surplus, que transgresser les textes judéo-chrétiens.

Ici, il s'agira moins d'étudier l'ethnographie du tatouage, généralement abordée par les auteurs, que de rechercher quels sont ceux qui, délibérément, se livrent à une coutume tant décriée. Cependant, dans cet engagement, ils savent que les tatouages sont souvent une gêne sociale et un obstacle à une insertion professionnelle.

Dans les premières années de ce siècle, le Dr Maurice Boigey croyait que la pratique du tatouage allait tomber en désuétude rapidement, et ne se manifester que comme un signe d'identification, notamment entre malfaiteurs, ou comme une attestation symbolique de quelque vœu de colère, d'amour ou de vengeance.

«S'il disparaissait un jour, ce ne serait pas une grande perte, car il a perdu depuis longtemps son caractère de grand art honoré de tous. Il n'est devenu qu'une pratique de mystère et de méprisable vanité dont l'œuvre est tenue cachée lâchement sous les habits.»

Le tatouage se retrouve sous toutes les latitudes et dans tous les milieux. Il a, toutefois, des zones préférentielles et des terrains d'élection. D'excellente facture chez quelques populations nordiques et anglo-saxonnes, il peut atteindre à une réelle expression artistique chez certains peuples asiatiques et océaniens. Il peut aussi, parfois, être du plus mauvais goût. Cette répartition géographique, donc raciale, s'explique. Les tatouages sont d'autant plus apparents que la peau est claire. Ils sont l'apanage des races blanches ou peu colorées. En revanche, les scarifications sont beaucoup plus visibles sur le fond sombre des téguments des Noirs. Tout compte fait, cette répartition différente des tatouages et des scarifications paraît bien dépendre directement de la pigmentation des individus. C'est admettre, en même temps, que ces mutilations sont destinées à être vues.

Il est donc fort possible que le tatouage de reconnaissance en ait été la première forme. Chez les Anciens, seul Epictète s'est élevé contre lui. A Epaphrodite, dont il était l'esclave, et qui le faisait marquer au fer, il dit : « En vérité, quand tu graves un vase, crois-tu graver le vin ou l'air qu'il renferme ? »

Souvent lié à une communauté répressive – caserne, internat ou prison – il peut être alors le témoignage d'un refus d'intégration dans la société. On accepte ses lois, mais on ne fait pas corps avec le groupe social. Le tatoué affiche une attitude marginale par son tatouage.

Il est incontestable que l'image a un pouvoir magique. Peu importe que les figurations soient géométriques, animales ou humaines. Chaque peuplade a ses apports originaux.

Les tatouages sont un langage emblématique et métaphorique qui permet à des êtres primaires de matérialiser une pensée fuyante et de l'extérioriser d'une façon permanente pour lui donner plus d'éclat.

De nombreux auteurs établissent un rapport entre le tatouage des sociétés primitives et celui des sociétés dites civilisées. Dans ces dernières, l'homme tatoué ne serait qu'une résurgence de l'homme « sauvage », donc une curiosité, le témoin attardé d'un autre âge. De ce fait, il ne peut être qu'inadapté et anormal dans son comportement général. La présence sur sa peau de dessins en est la preuve éclatante. Il relance une coutume que les « civilisés » ne connaissent pas.

Comme le note le Dr Lacassagne, les communications humaines se réalisent par trois moyens : la mimique, la parole et l'écriture. Or, le tatouage procède aussi bien du langage que de l'écriture. Les images, les figures et les

emblèmes gravés dans les cavernes et les rochers, ou sur la peau, sont des manifestations évidentes de communication.

A tous les moments de l'Histoire, le tatouage est un rite religieux, un signe hiératique, un élément de reconnaissance ou de possession. Ainsi, chez les Thraces, le tatouage permet de distinguer les nobles des autres. Chez les primitifs, le tatouage est, plus spécialement, une consécration, le fidèle recevant dans sa chair la marque indélébile de son dieu. C'est aussi la preuve visible, tangible, de l'initiation aux mystères du culte.

Il peut y avoir également un rapport entre le tatouage et les signes d'écriture utilisés par les sociétés secrètes, notamment en Afrique. Dans les deux cas, nous sommes en présence de symboles et d'idéogrammes dont chacun a une valeur magique. Les deux écritures sont pictographiques et leurs origines identiques. Langage hermétique pour le profane, mais particulièrement clair, malgré sa schématisation, pour l'initié. A la limite, il s'agit d'une marque totémique.

Le tatouage joue encore le rôle de talisman et de signe protecteur. En voici un exemple.

Les Indiens guyanais ont une prédilection connue pour une boisson alcoolisée appelée paiwari. Parmi les ingrédients figurant dans sa composition, la farine de cassave, qui doit être mâchée par les femmes, puis recrachée dans une écuelle où on la laisse fermenter. Les Indiennes qui assurent ce masticage se différencient des autres par des tatouages aux alentours des lèvres. Ce sont là des « charmes de boisson ». Ces marques définissant la fonction de ces femmes, sont garantes de leur santé physique mais aussi, et surtout, elles sont un moyen de défense contre les mauvais esprits qui peuvent chercher à entrer dans la cassave lors de sa préparation pour la dénaturer et l'empêcher de jouer son rôle.

Le tatouage a aussi son aspect utilitaire. D'après Louis Kornprobst, il y a tatouage et tatouage. Selon lui, « il ne faut pas conclure trop vite ni trop rigoureusement au caractère barbare et critiquable de ces pratiques dont la sociologie a beaucoup à dire. Comme la plupart des choses, elles peuvent avoir un bon côté et leurs techniques être utilisées à des fins bénéfiques »<sup>1</sup>. Sur une surface de peau réduite, il est ainsi possible de signaler le groupe sanguin, le caractère positif ou négatif du rhésus, les injections antitéta-

---

1. *La Presse médicale*, 6 décembre 1969.

niques, les vaccinations, certaines allergies, et même la tension artérielle et le taux d'urée. On a été jusqu'à proposer de marquer de cette manière les adhérents de la « Banque des yeux » qui ont légué leur cornée après décès. L'efficacité du système exigerait un code international de ces marques afin d'éviter des erreurs d'interprétation.

Sous l'Ancien Régime, il n'était pas rare que les gentilshommes se fassent tatouer. Henri IV lui-même, paraît-il, portait ce serment gravé sur la poitrine : « Persévérer jusqu'à la mort dans la Confession de Genève. »

Bernadotte avait embrassé avec enthousiasme la cause de la Révolution. On pouvait lire sur son bras : « Liberté, Egalité, Vive la République. » Peut-être, mais cela est moins certain, s'y ajoutait l'inscription : « Mort aux rois. » Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il avait signé à Toul, le 2 pluviôse de l'an V, un serment de haine à la royauté. Ce qui ne l'empêcha pas, à la mort de Charles XIII, en 1818, d'accéder au trône de Suède.

Un comte Tolstoï, aïeul du grand romancier, était abondamment tatoué. Ces tatouages lui assurèrent une célébrité mondaine dans les salons de la haute société de Saint-Petersbourg. Il n'était pas avare d'anecdotes. Au dessert, invariablement, son hôte lui demandait de découvrir sa poitrine et ses bras. Tolstoï ne se faisait pas prier et exhibait un oiseau de paradis étalant ses ailes multicolores, entouré d'une guirlande de petits oiseaux finement dessinés. Sur les bras, deux longs serpents s'enlaçaient. La curiosité des dames satisfaite, les hommes entraînaient Tolstoï à l'écart pour un déshabillage plus complet : des pieds à la tête, le corps était recouvert de dessins plus ou moins fantaisistes.

Tolstoï ne s'était pas fait tatouer pour suivre un caprice à la mode. Bien au contraire. Lors d'un voyage en Extrême-Orient, Tolstoï fut scandalisé de surprendre un pape ivre mort, étendu sur le pont du vaisseau. Il eut l'idée saugrenue de plaquer la barbe du pape au plancher avec un cachet de cire rouge aux armes du tsar. La plaisanterie ayant été jugée détestable par le commandant, le turbulent Tolstoï fut abandonné sur une île. Pour se concilier l'estime et l'aide des indigènes, il sollicita l'honneur d'être décoré comme eux.

Voici quelques tatoués célèbres. Henri III : une chasse au renard dans le dos. Winston Churchill : les armes de Marlborough. Barry Goldwater, candidat malheureux à la Maison-Blanche : le signe d'une société secrète. Charles Trenet et le peintre Foujita : une étoile à cinq branches. Georges Ulmer : un dauphin. Michel Sardou : un aigle sur l'épaule.

Il n'y a pas si longtemps existait à Paris, dans une arrière-salle de bar, une Bourse semi-clandestine des tatouages<sup>2</sup>. On y faisait commerce de peaux humaines tatouées. Elles étaient tannées, tendues, encadrées ou épinglées sur une planchette. Ces fragments épidermiques pouvaient satisfaire tous les goûts. Des trois points maçonniques au tableau de maître, des scènes érotiques à la série inépuisable des épithètes, protestations et déclarations de haine ou d'amour, les clients avaient le choix.

Cette marchandise inattendue provenait surtout de la morgue. Avant l'inhumation dans la fosse commune ou l'envoi à l'École de médecine, les cadavres étaient amputés de lambeaux de peau tatouée. Grâce à cette clientèle exigeante, le trafic était prospère.

Ilse Koch, plus connue sous le nom de «la Chienne de Buchenwald» fit confectionner des abat-jour en peau humaine tatouée. Le tannage était effectué par des détenus. Elle fut condamnée, en 1947, par un tribunal allié, à la détention perpétuelle. Enceinte, on lui épargna la peine de mort.

Il semble bien que les tatouages étaient fort prisés de certains bourreaux nazis. Le capitaine Franz Zieres, qui commandait le camp de Mathausen, admit que deux de ses subordonnés avaient fait relier des livres et décorer des coffrets avec de la peau humaine<sup>3</sup>.

La plupart des camps nazis avaient une «section de pathologie» pour l'étude scientifique des cadavres. Les observations recueillies étaient utilisées pour l'enseignement des étudiants en médecine. Une des tâches des responsables de ces sections était la recherche des hommes tatoués. Ceux qui portaient les plus beaux dessins étaient envoyés à l'infirmerie et tués. Les peaux humaines les plus remarquables étaient conservées à Berlin par le médecin directeur des camps.

Signe des temps et des mœurs, le tatouage n'est pas absent de la production cinématographique. Il constitue parfois le thème central du film.

En 1968, Denys de La Patellière présente *le Tatoué* avec Jean Gabin et Louis de Funès. En voici le sujet. Brocanteur enrichi dans le commerce des peintures naïves, Félicien Mézeray découvre un jour un authentique Modigliani tatoué sur le dos de Legrain, ancien légionnaire. Dès cet instant, Mézeray est obsédé par l'idée d'acquérir cette œuvre inattendue du grand peintre de Montparnasse.

---

2. *Paris insolite*, Jean-Paul Clébert, Denoël, 1952.

3. *Miroir de l'Histoire*, n° 277.



L'année suivante, c'est *l'Homme tatoué*, de l'Américain Jack Smight, avec Rod Steiger. Nous sommes aux Etats-Unis au début du siècle. Un ancien scout, en route vers la Californie, rencontre un homme bizarre, Carl. Ce Carl est tatoué de la tête aux pieds. Il recherche la femme, Félicia, qui est à l'origine de ces tatouages pour la tuer, car ils lui ont attiré pas mal d'ennuis. Les tatouages ont la particularité de s'animer sous un regard attentif. C'est ce qui arrive au scout, qui va vivre ainsi trois aventures dans le futur de l'humanité.

Citons encore un film plus ancien, *la Nuit du chasseur*, tourné en 1955, tiré d'un roman de Davis Grubb, et longtemps considéré en Europe comme une réalisation maudite. C'est le seul film réalisé par Charles Laughton. Ce fut un coup de maître. Il pouvait s'attribuer le rôle d'Harry Powell, le prêcheur déséquilibré qui assassine et vole les riches veuves. Il préféra confier cette composition à Robert Mitchum, considéré alors comme un comédien spécialiste du western. Il se révéla un artiste génial. Prédicateur assassin, Harry Powell est un visionnaire halluciné. Ses monologues avec Dieu restant sans réponse, il prétend que ce silence est un acquiescement et un encouragement à ses actes meurtriers et démentiels.

Ce prêtre satanique porte sur ses mains deux tatouages. Sur l'une, le mot « Love ». Sur l'autre « Hate ». Cette double inscription traduit le combat perpétuel du Bien et du Mal, de l'Amour et de la Haine.

Un film de Tachella, *Cousin, cousine*, nous offre un plaisant duo d'amour par tatouage interposé. Et enfin, en 1981, le beau film japonais *la Femme tatouée* de Yoichi Takabayashi.

L'apparition et le développement de la machine électrique ont changé le caractère sociologique du tatouage. Il était d'abord semi-clandestin, pratiqué exclusivement dans certains milieux. Il est maintenant accessible à d'autres couches sociales. De ce fait, il a perdu, en partie, son caractère infâmant et réprouvé.

En France, dans les premières années du siècle, ce sont surtout les criminels et les militaires qui pratiquent le tatouage. A un degré moindre, les ouvriers, veulent orner leur peau d'emblèmes professionnels. Les dessins qu'ils demandent sont rarement obscènes, grossiers ou agressifs.

Avec la Première Guerre mondiale, et surtout la guerre de tranchées, les soldats connaissent un immobilisme et un désespoir apparents. Les ornements cutanés sont à l'origine d'un certain regain. Ce sont, avant tout, des tatouages patriotiques, notamment des portraits de généraux. Ou encore, des tatouages vengeurs contre les Allemands.

Quant aux tatouages dans les professions libérales, ils ont toujours été considérés comme une anomalie inexplicable.

Le tatouage professionnel, qui a pratiquement disparu en France, était autrefois très fréquent, comme nous le verrons.

L'histoire du tatouage, nous la rencontrons auprès des hommes de l'âge de pierre, chez les légionnaires de Jules César, à la Cour des Miracles du Moyen Age, dans les palais princiers, chez les forçats de Cayenne comme chez les primitifs du Pacifique. Toutes les époques, toutes les classes, toutes les races connaissent le tatouage, avec ses variantes comme la scarification et la peinture corporelle.

La vogue du tatouage, aujourd'hui, a prise sur la jeunesse, qui y voit à la fois une parure, une aventure ou un engagement.

## LA PÉRENNITÉ DES TATOUAGES

réduits aux charbons dans les parcs à charbon, ils ont cependant été  
convertis en une énergie électrique et sont utilisés pour la production  
d'électricité. C'est pourquoi, contrairement à ce que l'on a pu croire,  
il n'y a pas de perte de puissance lors de la conversion de l'énergie  
mécanique en électricité. La seule perte de puissance se produit lors  
de la transmission de l'électricité sur de longues distances, et elle est  
due à la résistance des lignes de transmission. Cette perte de puissance  
peut être évitée en utilisant des lignes à haute tension, qui permettent  
de transporter l'électricité sur de longues distances sans perte  
appreciable. Les lignes à haute tension sont utilisées pour transporter  
l'électricité des centrales électriques aux zones de consommation.  
Elles sont constituées de câbles soutenus par des pylônes. Les câbles  
sont en acier et sont recouverts d'un isolant. Les pylônes sont en  
acier et sont soutenus par des fondations. Les lignes à haute tension  
sont utilisées pour transporter l'électricité sur de longues distances  
sans perte appreciable. Elles sont utilisées pour transporter l'électricité  
des centrales électriques aux zones de consommation. Elles sont  
constituées de câbles soutenus par des pylônes. Les câbles sont en  
acier et sont recouverts d'un isolant. Les pylônes sont en acier et  
sont soutenus par des fondations. Les lignes à haute tension sont  
utilisées pour transporter l'électricité sur de longues distances sans  
perte appreciable.

La guerre atomique porte sur ses mains deux témoins. Sur l'une, le mot  
«longe» sur l'autre, «latine». Cette double inscription rappelle le combat  
perpetuel du bien et du mal, de l'Américain et de la Haine.

Le film de Sachal Crampé, tourné dans un pays qui était alors  
un pays ennemi, est un film de 1981, le film «le Japonais de l'après-  
guerre» de Sachal Crampé.

L'après-guerre a vu le développement de la machine électrique ont changé le  
niveau de la vie dans le monde. Il s'est d'abord agi de machines, puis de  
matériel électronique, puis de logiciels. Il est maintenant accessible à toutes  
les couches sociales. La guerre a permis de faire un caractère individuel et  
collectif.

En France, dans les années cinquante, on a vu se développer les  
mouvements de la culture et de la vie sociale. À un degré moindre, les  
autres pays, veulent être au premier rang de la vie sociale. Les  
différences dépendent de la nature des événements qui ont eu lieu.

Après la Première Guerre mondiale, on a vu se développer les  
mouvements de la culture et de la vie sociale. Les différences  
dépendent de la nature des événements qui ont eu lieu. On  
voit, par exemple, se développer les mouvements de la culture et de la  
vie sociale.

# 1.

## LA PÉRENNITÉ DES TATOUAGES

Le tatouage est une pratique ancienne, qui a existé dans toutes les cultures et toutes les époques. On trouve des exemples de tatouages sur les momies égyptiennes, les peintures rupestres et les sculptures grecques. Les tatouages ont été utilisés pour diverses raisons, telles que la décoration, la protection contre les blessures, la croyance religieuse ou la marque de propriété. Dans certaines cultures, les tatouages sont considérés comme une forme d'art ou une expression de la personnalité. Ils ont également été utilisés pour marquer des événements importants ou des accomplissements. Les tatouages sont une partie intégrante de l'histoire humaine et continuent d'être pratiqués de nos jours.

En fait, on ne voit pas de l'avis de l'humanité, un exemple d'écriture, aussi sensible à celui que l'on retrouve aujourd'hui chez les peuples primitifs. Avec ses signes et ses symboles, l'homme de la préhistoire a pu raconter une histoire. Les Indiens d'Amérique du Nord, qui n'ont pas d'écriture, ne produisent pas seulement, parfois, dans leurs peintures corporelles. Il y a peut-être une idée cachée dans le dessin.

Les symboles que l'on trouve dans les peintures rupestres sont très différents de ceux que l'on trouve dans les écritures modernes. Ils sont souvent plus abstraits et plus variés. Ils peuvent représenter des objets, des animaux, des personnes ou des événements. Ils sont une forme de langage universel qui transcende les barrières linguistiques.

Les tatouages ont été utilisés pour diverses raisons, telles que la décoration, la protection contre les blessures, la croyance religieuse ou la marque de propriété.

LA PÉRENNITÉ  
DES TATOUAGES

## LES ÂGES PRÉHISTORIQUES

Le tatouage reste une grande énigme, surtout lorsqu'il prend l'aspect d'une écriture secrète, connue des seuls initiés. Dans un dessin, il y a plus que la simple représentation de la réalité. Les premiers hommes, ceux de la préhistoire, ont voulu, à travers le tatouage, transmettre un message, comme ils ont pu le faire dans leurs peintures rupestres. La disposition des traits et des points a une signification précise. En même temps naît l'esprit religieux. Certaines représentations graphiques ont un sens magique pour attirer la sympathie d'éléments surnaturels. C'est peut-être aussi un moyen de communication entre les hommes. On ne peut comprendre le sens de tous ces signes symboliques. Certains sont des symboles masculins (des traits). D'autres, féminins (des rectangles). Ils se réfèrent alors à la sexualité.

Ainsi est né, dès l'aube de l'humanité, un embryon d'écriture, assez semblable à celui que l'on retrouve aujourd'hui chez les peuples primitifs. Avec ces signes et ces symboles, l'homme de la préhistoire a pu raconter une histoire. Les Indiens d'Amérique du Nord, qui n'ont pas d'écriture, ne procèdent pas autrement, parfois, dans leurs peintures corporelles. Il y a toujours une idée cachée dans le dessin.

Le symbolisme que l'on prête à l'« écriture tatouée » a toujours éveillé la curiosité. On peut considérer que, dans ses débuts, elle était pictographique. Très rapidement, elle a évolué, les dessins se schématisant avec la stylisation.

L'existence du tatouage, en ces temps-là, ne fait aucun doute.

Les fouilles des archéologues en portent témoignage. Bien souvent c'était moins un véritable tatouage qu'une peinture corporelle aussi bien sur les vivants que sur les morts.

La découverte de crânes et de squelettes disposés rituellement en des lieux déterminés permet de supposer que les préoccupations de l'homme paléolithique, durant l'immense période des temps glaciaires et interglaciaires, dépassent les perspectives de la vie immédiate et connue.

Le soin pris pour la conservation des corps et l'ordonnement des sépultures évoque incontestablement un rituel funéraire. Des abris rocheux, comme ceux qui ont été mis au jour en Dordogne, sont les témoins de cette vénération. Cette préoccupation est liée à l'idée de survie.

Les corps sont souvent déposés dans une tombe contenant de la poudre d'ocre. L'ocre rouge a la couleur du sang. Elle symbolise la vie. En colorer les os donne une apparence de vitalité à l'ossature. C'est une sorte d'embaumement à travers cette pratique magico-religieuse destinée à assurer une seconde vie.

Au néolithique, on rencontre dans les tombes des figurines féminines en terre cuite. Celles qu'on a découvertes en Syrie sont d'un réalisme étonnant. Plusieurs ont des marques peintes sur les bras, les jambes, la poitrine. Ce sont vraisemblablement des tatouages.

L'ocre est utilisée non seulement pour des peintures corporelles, mais encore pour la décoration d'objets et le dessin pariétal. Il s'agit d'un colorant minéral que l'on trouve dans le milieu naturel avec une teinte jaune, mais qui devient rouge quand il est calciné. L'emploi en remonte au moustérien, c'est-à-dire entre 200 000 et 60 000 ans avant J.-C.

Les sites de Néanderthal contiennent des pigments naturels. Ces cosmétiques ont d'abord servi pour tracer sur les cadavres certains dessins. Puis, l'individualité aidant, les vivants, eux aussi, eurent recours à des artifices, et chacun s'orna selon ses goûts personnels à l'aide de morceaux de manganèse noir et d'ocre rouge, taillés en forme de crayons.

Aux temps paléolithiques, à l'exception des peuples des pays froids, l'homme est plus orné que vêtu. C'est le désir d'attirer la sympathie ou l'intérêt, ou, encore de se situer dans une classification tribale. La parure peut également s'expliquer par une fin religieuse ou guerrière.

La première parure, c'est la peinture corporelle dès le paléolithique ancien. La découverte de matières colorantes (ocre rouge ou jaune et hémate) et de palettes en pierre portant des taches de couleur fait ressortir cet

usage, qui se poursuit et se développe durant tout le paléolithique et le mésolithique.

La parure, c'est également, le tatouage ou la scarification. On a retrouvé en Espagne, près d'Albacète, dans un abri de Minateda, des figurines portant des mutilations, vraisemblablement volontaires.

La parure n'est pas l'apanage de la femme. L'homme connaît aussi toutes sortes d'ornements. Son sens esthétique, dès les premiers âges, se développe sur lui-même. Les cavernes de la préhistoire recèlent des colorants, des poinçons et des godets contenant encore de la pyrite de fer propre au tatouage. De même que des éclats, outils du paléolithique obtenus en détachant un morceau de silex, martelé ensuite pour lui donner la forme désirée.

Le tatouage couvre la nudité, la préserve. La mode est ancienne et remonte à la naissance de l'humanité. Après les Asiatiques, les Celtes furent, en Europe, les premiers à l'accepter et à la conserver.

Les restes de l'art préhistorique ne sont que d'infimes vestiges d'une civilisation pratiquement inconnue. Celle-ci a eu ses manifestations éphémères dont il ne subsiste plus de trace. Que sait-on, par exemple, du tatouage, dont on peut vérifier l'existence par des statuettes striées ? Avait-il un caractère décoratif ? Ou, au contraire, obéissait-il à une idée magique. Une des formes de l'art, la plus élémentaire, fatalement disparue, mais retrouvée chez certains primitifs comme les Australiens, a été la décoration du corps humain. Par la peinture ou le tatouage, le corps, dans son ensemble, devient une surface ornementale.

Et l'art ne peut avoir qu'une fonction magique, qui est de représenter le visible ou l'invisible.

Pour l'homme de la préhistoire, comme pour le primitif, plus tard, l'art, traduit par des tatouages, répond vraisemblablement à une double fonction, à un plaisir profane et à une élévation spirituelle. Dans un deuxième stade, on passe de l'art magique à l'art religieux. La fin sera la même, mais la notion initiale sera enrichie. Si l'évolution persiste, on aboutit à l'idolâtrie. Le corps humain, strié de tatouages, sera un élément d'adoration et l'incarnation même d'un saint ou d'un dieu.

Mais, semble-t-il, la satisfaction esthétique pure n'est pas absente pour autant. Il est cependant difficile d'affirmer que la beauté du dessin corporel a été perçue, et surtout désirée. Ce qu'il y a, assurément, c'est l'habileté plus ou moins marquée de l'opérateur. La valeur magique, alors, se sépare mal d'une réalisation graphique de qualité. Mais, provoquer un sentiment esthé-



tique par la perfection de l'ouvrage, n'est-ce pas donner plus de richesse et d'éclat à la portée spirituelle du tatouage ?

On peut soutenir avec vraisemblance l'existence du tatouage à l'époque paléolithique (600 000 ans avant l'ère chrétienne). Bien entendu, aucune preuve directe de cette pratique n'est parvenue jusqu'à nous. Les téguments humains sont périssables et ne peuvent donc laisser aucun témoignage satisfaisant. Quant aux représentations humaines préhistoriques, sous forme de statuettes, elles ne permettent pas de distinguer les peintures corporelles des tatouages.

Les preuves sont donc ailleurs, dans l'abondance des matières colorantes trouvées au fond des cavernes, ainsi que dans la présence de pointes effilées. Il s'agit, ici, de perçoirs de silex qui ont pu servir d'aiguilles à tatouer. Ces perçoirs sont différents des poinçons d'os. Ils étaient destinés à percer le cuir, le bois ou l'ivoire. Ils ont pu également servir pour la décoration corporelle. Ils se rencontrent en quantité dans le paléolithique européen.

Pour éclairer ce lointain passé, nous ne disposons que de débris des pierres, taillées ou non, des ossements, des morceaux de poterie, des lieux de culte ou des gravures rupestres. La préhistoire ne dispose pas d'autres éléments explicatifs depuis l'émergence de l'homme, à la fin du tertiaire.

En Europe centrale, surtout dans la vallée du Danube, on a mis au jour des stations néolithiques importantes. L'une d'elles, la station de Tordos, a permis de découvrir des figurines portant des tatouages traditionnels et des motifs de peinture corporelle. Ainsi, au pourtour de chaque sein, on relève un tatouage en forme d'anneau se terminant par une tête d'animal ; sur l'abdomen, un triangle où se situe un dessin en forme de S ; sur chaque fesse, un losange.

Les figurines du site roumain de Cucuteni sont en argile, striées de dessins géométriques, en réalité, de véritables tatouages. La multiplicité des lignes est remarquable et concerne surtout la région dorsale.

Une figurine trouvée à Sparte représente une femme stéatopyge. Elle porte sur le bras droit un tatouage composé de quatre lignes brisées. Le bras gauche est couvert d'un tatouage formé d'une série de losanges.

Le Tassili, l'un des plus grands sites rupestres du monde, abrite des fresques fabuleuses qui retracent l'implantation de l'homme au Sahara. Les peintures s'échelonnent entre 5 000 et 1 500 ans avant notre ère. Les motifs dessinés sur les corps du Tassili peuvent faire penser à des tatouages ou à des scarifications. D'autres marques, au contraire, semblent provisoires. Il s'agit,

alors de peintures ornementales utilisées à l'occasion de réjouissances collectives.

Ainsi, à la suite des découvertes archéologiques, a pu être établie l'existence, dans le temps les plus reculés, d'emblèmes mythiques. Ce sont souvent des lignes et des points qui forment des signes conventionnels ou géométriques. De tels tatouages ont persisté jusqu'à notre époque. Ils ne doivent rien à la fantaisie. Ces dessins ont leur utilité. Autrefois comme aujourd'hui, la pensée humaine s'extériorise par des images simples et accessibles, d'un symbolisme invariable.

Mais ces tatouages préhistoriques restent le plus souvent un rite religieux ou un symbole hiératique, une consécration. L'origine en est totémique. C'est le porte-bonheur ou l'amulette. C'est aussi, au besoin, un signe de fléttissure. Ou même encore un tatouage de famille plus rarement, une sorte d'état civil.

## LA CONTRIBUTION D'HÉRODOTE

Dans ses *Histoires*, Hérodote nous relate des cas de tatouage surprenants. Les récentes découvertes archéologiques ont confirmé le récit de celui que Cicéron appelait le « Père de l'Histoire ».

### 1. Les Scythes

Les Scythes, dont l'histoire s'étend approximativement sur mille ans, entre 700 avant J.-C. et 200 après notre ère, sont restés longtemps oubliés jusqu'au jour où, sous Pierre le Grand, grâce, d'ailleurs, à des pilleurs de tombes, leur civilisation fut redécouverte.

Cependant, des fouilles systématiques ne furent menées qu'à partir de 1947, dans la région montagneuse de l'Altaï (Union soviétique), au sud de la Sibérie, en bordure de la République populaire de Mongolie.

Comme beaucoup de peuples nomades des steppes, les Scythes attachaient une très grande importance à leurs sépultures. Leurs tombes en forme de tumulus (ou kourganes) contiennent parfois des centaines de corps, embaumés, dont certains sont tatoués. Les plus riches et les mieux conservées de ces tombes ont été découvertes non loin de la frontière chinoise, à Pazyrik, sur le site d'un ancien glacier.

Les tatouages des Scythes de Pazyrik, surtout ceux des rois et des dignitaires, sont d'une extrême richesse et d'une extraordinaire beauté. Ils repré-

sentent souvent des animaux fantastiques qui luttent les uns contre les autres. Ces dessins recouvrent les parties du corps qui ne supportent pas de vêtement. Ces figures complètent l'habillement. Elles sont une sorte de parure et le privilège des chefs. Peut-être, aussi sont-elles destinées à écarter les menaces de forces inconnues. Leur signification demeure incertaine. Elles ont probablement une motivation magique.

## 2. Les Thraces

Les voisins des Scythes sont également décrits par Hérodote avec force détails.

Chez les Thraces, le tatouage est nettement un signe de noblesse. Les gens du peuple n'en portent pas. Vivre dans l'oisiveté, faire la guerre, piller les vaincus, c'est là l'existence la plus honorable. Ne s'y livrent que les plus nobles, et tous sont tatoués. C'est ce qui les distingue des gens paisibles qui ont le corps net de toute empreinte. Hérodote emploie non pas le mot tatouage, ignoré en ce temps-là, mais « stigmaté », qui nous fait penser plus à la marque au fer rouge qu'à un dessin indélébile sur la peau.

## 3. Le tatouage écriture

Le tatouage peut être aussi une forme originale de l'écriture. En voici un très curieux exemple donné par Hérodote.

Naxos et Milet étaient deux cités riches et prospères de l'Ionie. Certains citoyens parmi les plus aisés, furent bannis de Naxos par le peuple. Ils trouvèrent refuge à Milet. Les deux villes entrèrent en conflit. Histiée, tyran de Milet, dépêcha à Naxos, à l'intention de son chef de guerre, un envoyé porteur d'un message tatoué sur le crâne. Il n'avait trouvé que ce moyen sûr pour acheminer ses ordres. Il fit raser la tête d'un esclave, sur laquelle on tatoua son message, et il attendit que les cheveux eussent repoussé. Alors, il donna pour toute instruction à l'esclave d'inviter le destinataire à lui faire raser le crâne et à l'examiner de près.

## 4. La flétrissure des prisonniers

Le marquage des prisonniers de guerre est évoqué à l'occasion de la bataille des Thermopyles.

Les Thébains, commandés par Léonidas, combattirent les armées de Xerxès tant qu'ils eurent les Grecs à leurs côtés. Lorsque ceux-ci se rendirent et

que les Perses prirent l'avantage, ils se débandèrent et déclarèrent à leurs vainqueurs qu'ils étaient venus aux Thermopyles malgré eux.

Ces paroles leur valurent la vie sauve, mais non la liberté. Tous à commencer par leur chef Léonidas, sur l'ordre de Xerxès, furent marqués au fer rouge du chiffre royal.

Ce châtement qui frappe un homme, voire un animal, peut aussi atteindre un objet inanimé.

Au cours d'une de ses campagnes militaires, Xerxès eut à franchir l'Hellespont avec ses armées. A partir d'Abydos, deux ponts furent jetés entre les rives distantes de sept stades, l'un par les Phéniciens, avec des câbles de filasse, l'autre par les Egyptiens, avec des câbles de papyrus. Une fois les passerelles mises en place dans les détroits, une violente tempête les balaya et les emporta. Xerxès ordonna alors, en guise de châtement, de marquer l'Hellespont au fer rouge et de lui infliger trois cents coups de fouet. Et il demanda à ses gens de dire, tout en frappant symboliquement de verges l'Hellespont :

« Onde amère, notre Maître te châtie parce que tu l'as offensé alors qu'il ne t'a jamais fait de tort. Le roi Xerxès te franchira, que tu le veuilles ou non. Et c'est justice que personne ne t'offre de sacrifices, car tu n'es qu'un courant d'eau trouble et saumâtre. »

« Mots pleins de l'orgueil insensé d'un Barbare », écrira Hérodote.

## L'APPORT DES GRANDS VOYAGES MARITIMES

### 1. Marco Polo

Pendant vingt-quatre ans, Marco Polo parcourut des régions dont on ne savait presque rien avant lui. Son esprit curieux en rapporta des observations dans de multiples domaines, notamment sur les mœurs et les coutumes des peuples rencontrés. Son récit est une description minutieuse de l'Asie du Moyen Age, celle du XIII<sup>e</sup> siècle. De cet immense continent, rien n'échappe au Vénitien. Il nous présente un album de peintures colorées concernant les vêtements, les parures et les tatouages de la Chine du Grand Khan.

Il évoque notamment l'une des provinces, celle qu'il appelle « Cancigu ». Il est difficile d'identifier celle-ci de façon certaine. On peut penser qu'elle se situait aux confins de la Birmanie et de la Thaïlande actuelles.

« Tous les habitants, communément, couvrent leur corps à l'aiguille, de lions, dragons, oiseaux et de maintes autres figures, de manière qu'elles ne s'effacent jamais. Ils le font sur le visage, le cou, la poitrine, les bras, les mains, le ventre et tout le corps. Ils le font par élégance, et ceux qui ont le plus de ces piqûres sont tenus pour les plus beaux. »

Les pays asiatiques ont toujours connu un tatouage particulièrement riche dans sa conception et sa réalisation. Les origines en sont lointaines. L'historien chinois Ma Tien-lin, qui vivait au XII<sup>e</sup> siècle, rapporte l'épreuve du

tatouage qui s'exécute chez la jeune fille noble lors de son mariage, dans l'île de Haï-nan. Dès qu'elle atteint l'âge nubile, les parents offrent une fête aux membres de la famille. Les amis de la jeune fille apportent les aiguilles et les colorants. Elles tracent en noir, sur son visage, des dessins de fleurs, de papillons ou d'insectes, très finement exécutés. Les tatouages sont alors réalisés par un artiste, souvent une vieille femme. A Formose, la même cérémonie précédait le mariage chez les femmes.

## 2. Ammien Marcellin

A la fin du <sup>v</sup>e siècle, des steppes de l'Oural surgit sur le territoire des Germains un peuple tartare, les Huns. Un historien romain, Ammien Marcellin, écrit qu'ils dépassent tout ce qu'on peut imaginer en férocité et en barbarie.

« Leurs corps trapu, leurs bras énormes, leur tête d'une grosseur démesurée les font ressembler à des monstres. Ils vivent comme des animaux. Ils ne savent ni assaisonner leurs aliments ni les faire cuire. Ils n'habitent point de maisons, point de cabanes. Ils emmènent dans leurs migrations leurs troupeaux, traînant des chariots où leurs femmes vivent, tissent, engendrent, nourrissent leurs enfants. Cloués pour ainsi dire sur leurs chevaux qui sont petits et laids, mais robustes et rapides comme l'éclair, ils y vivent, ils y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. »

Dès la naissance des enfants mâles, les Huns leur taillaient profondément les joues au fer pour qu'ils demeurent imberbes. Ils ressemblent ainsi à des ennuques. Et pourtant, on les considère comme des guerriers redoutables. S'ils sont attaqués, ils se partagent par bandes et foncent sur l'ennemi en poussant des cris terrifiants.

## 3. Christophe Colomb

Voici la relation des premiers contacts de Christophe Colomb avec les habitants de Cuba, en 1492 :

« Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Ils étaient bien faits, beaux de corps et agréables de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils. Par derrière, il en pendait une longue mèche qu'ils ne coupent jamais.

« Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre. Ils ne sont ni noirs ni blancs. Il y en a aussi qui se peignent en blanc ou en rouge ou avec

toute autre couleur soit le corps entier, soit seulement la figure, ou les yeux ou seulement le nez.»

#### 4. Amerigo Vespucci

Les succès de Christophe Colomb éveillent l'intérêt du Florentin Amerigo Vespucci pour la découverte de nouvelles terres. Il veut reconnaître un monde dont l'Europe vient d'apprendre l'existence. Pendant deux ans, en 1501 et 1502, il prospecte la « Terre du Brésil ». Le récit de ce voyage est consigné dans une lettre adressée à Laurent de Médicis.

«Ce pays est plus habitable qu'aucun de ceux que j'ai vus. Les habitants sont très doux, très bienveillants, très inoffensifs. Ils sont tout nus. Ils naissent nus et ils meurent nus. La couleur de leur peau approche de la couleur rousse, et cela vient de ce que, étant toujours nus, ils sont brûlés par la chaleur du soleil. Ils ont des cheveux noirs, longs et flottants. Leur figure est belle. Mais ils s'enlaidissent à plaisir par un procédé incroyable. Ils percent leur visage de tous côtés, les joues, les mâchoires, le nez, les lèvres et les oreilles. Quand ils ont enlevé la chair, ils remplissent les cavités avec de petites pierres de couleur bleue, avec du marbre, avec du cristal ou avec de l'ivoire et des os très blancs. Et tous ces objets sont travaillés avec assez d'art.

«Or, cette coutume est si extraordinaire, si incommode, si repoussante, qu'au premier abord ces faces, trouées et couvertes de pierres, semblent plutôt celles de monstres que d'hommes véritables».

#### 5. Magellan

Le voyage autour du monde de Magellan permet au navigateur portugais de relever chez certains peuples rencontrés des peintures corporelles qui sont pour lui de surprenantes révélations<sup>1</sup>.

Aux Philippines, en revanche, ce sont de véritables tatouages. Les indigènes vivent complètement nus, hormis quelques morceaux d'écorce d'arbre dont ils s'entourent la taille. Tous sont tatoués.

«Les Brésiliens se peignent le corps et surtout le visage d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes ainsi que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux et n'ont de poil sur aucune partie de leur corps

---

1. Journal de bord rédigé par Antoine Pigafetta (1518-1521).



parce qu'ils s'épilent. Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous, par lesquels ils passent de petits cylindres de pierres, longs de deux pouces. Les femmes et les enfants n'ont pas cet ornement incommode».

D'autres indigènes se colorent les dents en rouge et en noir. C'est un signe de coquetterie.

La médecine des indigènes est ainsi décrite :

«S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et pratiquent la même chose sur toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin de faire sortir une grande quantité de sang de l'endroit où ils souffrent. Leur théorie vaut bien leur pratique. La douleur, disent-ils, est causée par le sang qui ne veut plus rester dans telle ou telle partie du corps. C'est, par conséquent, en l'en faisant sortir que la douleur doit cesser».

Aux Philippines, les indigènes vivent complètement nus, à part quelques morceaux d'écorce d'arbre dont ils s'entourent la taille. Tous sont tatoués. Ils s'enduisent également d'huile de coco pour se garantir du soleil et du vent. Leurs cheveux sont noirs et si longs qu'ils tombent à la taille.

## 6. Francis Drake

C'est en 1577, que Francis Drake entreprit l'exploration des côtes occidentales de l'Amérique qui devait durer trois ans. François Pretty, membre de l'expédition raconte :

«En Californie, les hommes y vont tout nus, mais les femmes y sont plus couvertes. Elles se sont égratigné et arraché la peau de leurs joues, se lamentant. Mais nous avons appris que c'était une forme de sacrifice qu'elles nous faisaient.

«Le roi marchait avec ses gardes, vêtu de peaux de lapin et d'autres peaux de plusieurs couleurs. Et après, suivaient force gens du commun peuple, ayant chacun la face peinte, les uns de blanc, les autres de noir, et les autres encore de plusieurs couleurs.

«Le commun peuple s'en est allé à quelque distance de là pour faire ses sacrifices. Ils ont seulement pris le plus jeune d'entre eux et, se mettant autour de lui, ont jeté plusieurs lamentables cris, s'égratignant le visage, arrachant la peau et la chair dont il sortait beaucoup de sang».

Ces peintures corporelles, Francis Drake les retrouve en Patagonie :

«Certains sauvages sont venus vers nous tout nus, et chacun d'eux n'avait qu'une peau de loup marin sur le dos. Ils avaient aussi le visage peint et diversifié de plusieurs sortes de couleurs».

## 7. James Cook

James Cook ressentit très jeune l'appel de la mer. Il y passa le plus clair de sa vie. Ses voyages ont permis de parfaire la carte du globe. La relation de ses randonnées nous donne, également, des observations ethnographiques du plus grand intérêt. Esprit ouvert et minutieux, il décrit pour les mœurs des insulaires du Pacifique, leurs coutumes, leurs danses rituelles, leurs sacrifices humains. Avant Cook, ces peuples n'avaient eu aucun contact avec la civilisation européenne.

En 1768, venant d'Angleterre, après avoir franchi le cap Horn alors qu'il se dirige vers le Pacifique, Cook rencontre pour la première fois les indigènes dans la baie de Bon-Succès. Leur peau est cuivrée, ils ont de longs cheveux et « tracent sur leurs corps des rayures avec de la peinture habituellement rouge et noire ».

L'année suivante, en 1769, c'est la découverte de Tahiti. Il est alors en contact avec des êtres humains qui ont paré leur corps de toutes sortes de dessins. Cook, le premier, va parler de tatouages pour décrire ce phénomène étrange.

« Hommes et femmes se peignent le corps. Dans leur langue, on dit tatou. Cela se fait en injectant de la couleur noire sous la peau de telle manière que la trace en est indélébile. Ces tatouages représentent parfois des silhouettes grossières d'hommes, d'oiseaux ou de chiens. Ceux des femmes sont en général simplement des Z sur chaque jointure des doigts de la main et du pied. Les hommes ont quelquefois les mêmes, et les uns et les autres ont aussi des cercles, des croissants tracés sur les bras et les jambes. En somme, il y a une telle variété dans les modèles figurés que leur nombre et leur place semblent dépendre entièrement de la fantaisie de chaque personne. Mais tous s'accordent pour avoir le derrière entièrement noir. Au-dessus, la plupart ont des arcs tracés les uns au-dessus des autres, jusqu'aux premières côtes. Ces arcs paraissent être pour eux un sujet de grande fierté, car hommes et femmes prennent grand plaisir à les montrer. »

Cook décrit la technique du tatouage. La couleur utilisée est le noir de fumée. On introduit ce colorant, mélangé avec de l'huile de noix, sous la peau, par des piqûres, à l'aide d'un morceau d'os ou de coquille mince et plat, découpé en dents acérées et fixé à un manche.

« On trempe ces dents dans le liquide noir. Par des coups rapides et nets, donnés sur le manche, avec une baguette destinée à cet usage, les dents entrent profondément sous la peau et chaque coup fait un peu saigner. Les

surfaces ainsi marquées restent sensibles quelques jours avant de se cicatriser. Comme cette opération est douloureuse, spécialement le tatouage des fesses, elle n'a lieu qu'une fois dans la vie et ne se pratique jamais avant l'âge de douze ou de quatorze ans.»

Cook nous parle encore du rite des funérailles. En signe de douleur, les proches parents s'enduisent de suie le visage et le corps. Ils tiennent à la main un gourdin et, dès le coucher du soleil, courent de tous côtés, font le vide autour d'eux, personne n'osant rester sur leur passage.

C'est ensuite l'escale en Nouvelle-Zélande. Hommes et femmes ont les cheveux longs. Certains, sont «défigurés» par des tatouages. Le visage est tatoué en noir. Les marques suivent généralement la forme d'une spirale.

«Elles sont gravées et entremêlées avec beaucoup de minutie et de goût. Ils les tracent avec tant de précision qu'on ne voit aucune différence quand tout le visage est tatoué entre un côté et l'autre. Il y en a aussi qui sont tatoués d'un seul côté, d'autres qui ont quelques marques de chaque côté. A part les vieux hommes, peu d'entre eux ont le visage entièrement tatoué. De ceci, je conclus que cela prend du temps, peut-être des années, pour achever l'opération, et que ceux qui l'ont entreprise n'ont pas tous la persévérance de la mener à bien».

Les femmes complètent leur ornementation corporelle en s'injectant de la couleur noire sur leurs lèvres.

La Nouvelle-Galles du Sud est visitée en 1770. Les naturels y vivent complètement nus. Comme ornements, ils portent des colliers de coquillages et des bracelets confectionnés avec des cheveux tressés. Beaucoup se peignent le corps avec une pâte de couleur blanche.

Aux Iles de l'Amitié, en 1773, les hommes apparaissent sous différentes couleurs, selon l'emplâtre utilisé qui peut être blanc, rouge ou bleu. Indépendamment de cette peinture corporelle, le tatouage est très fréquent. Les hommes sont tatoués de la mi-cuisse jusqu'au dessus des hanches. Les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts. La parure est complétée par le port d'amulettes, de colliers et de bracelets réalisés avec des os, des coquillages et de la nacre. Cook relève aussi chez eux des mutilations et des incisions.

«On observe dans ces îles une coutume encore plus singulière. Nous remarquâmes que la plupart des habitants, hommes ou femmes, avaient perdu un de leurs petits doigts, ou même les deux. Nous cherchâmes en vain à savoir qu'elle pouvait être la raison de cette mutilation, car personne ne

voulut se donner la moindre peine pour nous renseigner. Ce n'était pas une particularité attachée au rang, à l'âge ni au sexe, et il n'y avait pas d'âge fixé d'avance pour ces amputations. Et exceptés quelques tout jeunes enfants, nous ne trouvâmes presque personne qui eut les deux mains intactes. Comme cette mutilation est plus commune parmi les gens âgés que parmi les jeunes, quelques uns d'entre nous décidèrent qu'elle était en relation avec la mort de leurs parents ou d'autres membres de leur famille. Ils se font aussi des brûlures ou des incisions près de l'os de la joue. La raison nous en est également inconnue».

Puis, c'est une incursion à l'Île de Pâques. Les tatouages y sont très répandus.

«Les hommes sont marqués de la tête aux pieds de signes tous à peu près pareils, mais auxquels ils donnent des directions qui varient suivant leurs goûts. Les femmes sont beaucoup moins marquées, mais elles sont ornées de peinture rouge et blanche. On en voit parfois aussi sur les hommes.»

Sur la route qui le conduit en Nouvelle Calédonie, Cook est en contact avec «une race d'hommes qui rappellent le singe, tant ils sont laids et mal proportionnés». Ces naturels à la peau très foncée, sont de petite taille. Les femmes ont le visage peint en rouge.

Quant aux insulaires de la Nouvelle-Calédonie, ils font l'admiration du navigateur :

«Ils sont forts, robustes, actifs et bien bâtis, courtois et bienveillants. Ils n'ont aucune tendance à voler. J'en ai remarqué quelques uns qui avaient les lèvres épaisses et le nez épaté, des joues pleines, et jusqu'à un certain point les traits et l'aspect des nègres. Deux choses contribuent à éveiller cette idée. D'abord, leur tête en forme de boule, et ensuite leur habitude de se barbouiller le visage avec un colorant noir. Leurs cheveux et leur barbe sont en général noirs et très crépus, de sorte qu'à première vue ils ont la même apparence que ceux des nègres».

## 8. Antoine Bougainville

En 1768, lui aussi fait escale à Tahiti. N'y restant pourtant que huit jours, il décrira avec exactitude et pour des générations la géographie et les mœurs de cette île :

«Tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Tahiti se colorent d'un bleu foncé les reins. C'est une parure et, en même temps, une marque de distinction. Les hommes sont souvent à la même

mode. Un autre usage de Tahiti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni boivent sans se laver, avant et après ».

## 2.

### LA PRATIQUE RITUELLE ET SES VARIANTES

Le rituel est une pratique sociale qui se caractérise par son caractère collectif et son caractère organisé. Il est une forme de communication qui vise à établir un lien entre les individus et à leur faire partager des croyances, des valeurs, des attitudes et des comportements.

Chaque groupe, chaque communauté a ses propres rituels, ses propres pratiques rituelles. Ces rituels sont le reflet de la culture, de la religion, de la philosophie, de la morale, de la science, de la littérature, de l'art, de la musique, de la danse, de la cuisine, de la mode, de la sport, de la politique, de la guerre, de la paix, de la mort, de la vie, de l'homme, de la femme, de l'enfant, de l'animal, de la plante, de l'inerte, de l'univers, de la nature, de la société, de la famille, de l'école, de l'entreprise, de l'État, de l'humanité.

Il est difficile de classer les rituels par race. Les rituels appartenant à un même groupe social peuvent avoir entre elles des différences fondamentales, qui tiennent aussi bien à la langue qu'aux mœurs. Cependant, les rituels communs aux hommes de toutes les races, du moins à une certaine époque, sont les rituels religieux, les rituels politiques, les rituels sociaux, les rituels familiaux, les rituels personnels, les rituels professionnels, les rituels artistiques, les rituels sportifs, les rituels ludiques, les rituels éducatifs, les rituels thérapeutiques, les rituels médicaux, les rituels judiciaires, les rituels militaires, les rituels diplomatiques, les rituels économiques, les rituels scientifiques, les rituels philosophiques, les rituels littéraires, les rituels artistiques, les rituels sportifs, les rituels ludiques, les rituels éducatifs, les rituels thérapeutiques, les rituels médicaux, les rituels judiciaires, les rituels militaires, les rituels diplomatiques, les rituels économiques, les rituels scientifiques, les rituels philosophiques, les rituels littéraires, les rituels artistiques.

Le concept rituel a un aspect de la pratique. C'est une action qui est répétitive, organisée, collective, consciente, volontaire, symbolique, significative, expressive, communicative, transformative, créative, innovatrice, évolutive, dynamique, flexible, adaptable, résiliente, résistante, durable, pérenne, éternelle.

## LE TATOUAGE ou LE CORPS SANS HONTE

Enregistré dès les débuts de l'humanité, le tatouage est une pratique mi-sociale mi-religieuse qui, sans s'être nullement banalisée, s'est considérablement étendue à tous les types de société. Loin d'être l'apanage des marins, bourlingueurs et malfaiteurs, on le trouve aujourd'hui pratiqué à toutes les tranches d'âge, notamment chez les jeunes, et dans toutes les couches sociales, jusqu'aux professions libérales.

Hier, signe d'appartenance à un clan, à une caste ou à un cercle d'initiés, signe d'identification et de distinction, qui a pu aller jusqu'au refus radical de s'intégrer à la société, il reste bien la marque d'une volonté d'affirmer son individualité et son originalité.

Le tatouage apparaît même comme une réponse de l'individu à une société, et à une époque, plus que jamais en mal de communication. Un véritable langage, que les dernières techniques du *percing* et du *branding* sont encore venues raffiner, et qui, parce qu'inscrit sur le corps, montre bien la force de sa conviction.

*William Caruchet a su se faire à la fois historien, ethnologue et journaliste, pour nous initier, avec rigueur et passion, et au terme de plusieurs années d'enquête, aux mille et un secrets de cette pratique millénaire.*

En couverture : photo d'Arnaud Gaucher.



9 782840 490401

95-IV 180 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

